

Une exposition interrompue

Mery Sales

La série sur laquelle s'achève cette exposition est comme un saut dans le vide, ou pour le dire autrement, un dénouement qui se termine par des points de suspension. Respiration nécessaire pour mieux en percevoir une nouvelle fois l'écho. *48 Parias conscientes* préfère revenir sur les questions posées plutôt que de formuler une conclusion unique, comme il appartiendrait à ces dernières pages ou au dernier mur de la salle qui abrite l'exposition.

La dernière ne propose pas de conclusion et semblerait même signifier un nouveau commencement. Ce polyptyque, comme l'indique son titre, présente onze portraits qui seront associés par la suite à bien d'autres. Cette séquence inachevée constitue également une référence visuelle et conceptuelle à cette œuvre célèbre du peintre allemand Gerhard Richter, *48 Portraits*, qui prétend proposer à la mémoire collective une nouvelle voie, complémentaire de l'histoire officielle et mieux à même de nous représenter aujourd'hui. Comme le dit Álvaro de los Ángeles, ce serait «une (r)évolution des *48 Portraits*»¹. Dans ce sens, ce premier groupe d'êtres sans nom constitue la première étape de ce qui sera un portrait alternatif *des savoirs universels de notre culture européenne*, qui aura encore pour objet de révéler ce qui a été nié, de repenser ce qui a été appris et de retrouver la confiance ténue mais nécessaire dans notre société.

Pour ce faire, il convient d'offrir une image qui, bien qu'inachevée ou justement parce qu'elle l'est, témoigne de cette dimension du savoir non cultivé, qui demeure essentiel, quoiqu'absent des encyclopédies. Ces onze anonymes portent une combinaison de travail rouge, paradigme de la couleur qui est, outre celle de mon vêtement de travail, la trame de ma peinture. Le rouge, sombre, cassé ou saturé, constitue dans tous mes tableaux un fil conducteur, une exhortation à penser l'inaperçu ou la pulsion de vie qui nous amène à prendre un tournant décisif à un moment

1. On peut lire la réflexion complète dans le texte «Peinture consciente» d'Álvaro de los Ángeles, contenue dans ce même livre, p. 141.

donné. Cette couleur associe le courage de l'effort quotidien à ce réseau imaginaire fait du soutien mutuel, où les différents regards, certains parmi d'autres, font face et nous apostrophent devant l'urgence d'observer le présent à partir de la vie elle-même. Cette série en devenir, mise en perspective avec les autres tableaux issus d'expositions précédentes mais présentés aussi dans cette exposition, symbolise l'expression de la pensée incarnée qui se fait à mesure qu'elle apparaît, comme une alternative face aux états d'urgence qui aujourd'hui nous paralysent et nous empêchent d'imaginer une vie meilleure.

Ces dernières années, ma peinture m'a conduite vers ses lisières. Depuis sa périphérie, j'ai découvert d'autres points de vue, associés à des espaces jusqu'alors niés ou ignorés et qui, pour leur grande majorité, portent des noms de femme. Ils recourent bien d'autres domaines, dont les caractéristiques seraient trop longues à énoncer ici, mais parmi tous ces domaines, il s'en détache un, celui de la pensée philosophique des trois femmes qui sont au cœur de ce projet, en raison de l'intermittence et la rupture qu'elle incarne. Cette circonstance a marqué un avant et un après de la pensée du XXe siècle, et elle a favorisé une réflexion profonde, au milieu de craintes et de dérives. Or, ces femmes appartiennent à cette période emplie de peurs et de dérives. Leurs voix et leurs choix sont allés au-delà des paramètres de leur époque et encore aujourd'hui ils cherchent un espace légitime de compréhension. Elles ont toutes trois échappé au carcan de leur temps, notamment parce qu'être une femme philosophe était alors totalement impensable — comme on le reconnaît aujourd'hui — et qu'elles ont osé emprunter une voie qui justement sortait des sentiers battus.

D'un côté, María Zambrano, en tant qu'exilée espagnole et en tant qu'intellectuelle, a souffert dans sa chair la fracture profonde causée par le déracinement, par l'absence d'un espace à soi lui permettant d'envisager un possible retour. Éloignée de tout mais aussi d'elle-même, elle développe peu à peu un nouveau mode de pensée, à travers un chemin qu'elle se fraie, horizon qui ouvre sur une autre manière d'exister intimement et qui apporte une renaissance, dans tous les sens du terme, reposant sur l'émancipation et la réconciliation. La déchirure survient quand la vie se dissocie de la réalité à laquelle elle n'appartient plus et c'est cette détresse qui ouvre la voie à un éveil de la conscience, d'où la personne ressurgit toute entière. Dans son cas, penser et sentir la vie reviennent au même, c'est un discernement qui fait de chaque

acte une lueur, une action créatrice mais qui signifie aussi son contraire : la violence et l'abus de pouvoir qui se produit quand le discours impose ses limites, et que, face à tout ce qui échappe au concret, au visible, au démontrable, il campe sur ses positions ou, pire encore, l'instrumentalise pour ne pas reconnaître ses fautes. Elle révèle en quelque sorte un moyen qui mène à un savoir intangible, loin des diplômes et des maîtres, un savoir qui se délivre sans contrainte. En écho à ses paroles, «si on perçoit *l'invisible c'est parce qu'il nous visite.*»² Zambrano, «philosophe à l'oreille» — comme elle aimait à se qualifier —, écoute et fait résonner le vivant, par son attention particulière aux autres êtres qui souffrent. Et la série qui vient de commencer nous invite à écouter ce qui a été tu, là où une autre vérité peut advenir : c'est son état latent qui nous permet de prendre vraiment conscience de la blessure.

Quant à Hannah Arendt, un autre être insaisissable, elle est essentielle dans cette exposition.³ Ni nation ni religion ni parti ni mouvement idéologique n'ont pu la définir, malgré les uns et les autres. C'est elle et elle seule, quoi qu'aient pu en dire les uns et les autres, qui a assumé sa condition d'apatride ou de *satellite* de la philosophie, seulement loyale à la pensée indépendante et à ses amis. Cette position, marginale elle aussi, lui permet de se réconcilier avec le monde en essayant de comprendre tout type de position, aussi infâme soit-elle, sans pour autant justifier ce qui ne peut jamais être justifié. Arendt mettait l'accent sur ce qui pouvait passer inaperçu et révéler alors une rupture avec le flux perpétuel de la mort, qui surgit aux côtés du nouveau et de l'imprévisible. «Le processus qui conduit de la vie à la mort — écrit-elle — mènerait inexorablement l'humain à la perte et à la destruction, n'était sa faculté d'y mettre un terme et d'entreprendre quelque chose de nouveau, faculté inhérente à l'action, comme un rappel toujours présent que les hommes, bien que devant mourir, ne sont pas nés pour mourir mais pour commencer.»⁴ L'expérience de la pensée interrompue s'observe dans nombre de circonstances dues aux turbulences de son époque et l'amène à faire preuve d'un discernement insoumis, baigné d'ironie, dénué de garde-fou,

2. Zambrano, María, *Algunos lugares de la pintura*. Madrid: Acanto, 1989, p. 76.

3. Précisément, le concept de «paria conscient», qui donne son nom à la série mentionnée, a été créé par Hannah Arendt. Elle se considérait elle-même comme une «paria consciente» et elle l'assumait avec fierté, car lui fournissait une indépendance critique, même si cela l'excluait des droits dont dispose la citoyenneté en vertu de son appartenance au groupe.

4. Arendt, Hannah, *La condición humana* [La condition de l'homme moderne], trad. de Ramón Gil Novales. Barcelone: Paidós, 1993, p. 205.

souvent inconvenant et constamment remis en cause par les autres mais surtout par elle-même. Peut-être est-ce la raison pour laquelle son battement est encore perçu par les jeunes générations, confrontées à d'autres expériences personnelles, sociales et politiques, et que ses lacunes, tout comme chez Zambrano, sont, par essence, source d'inspiration constante.

L'attention portée à l'indicible et à l'excentricité sont les signaux lumineux que suit ce troisième oiseau rare : *l'irrégulière*⁵ et, ajouterais-je, la débordante Simone Weil est unique. Sa manière de vivre, de penser et de sentir est d'une intensité telle que bien souvent, elle nous angoisse et nous épuise, comme si elle condensait la souffrance de nombreuses vies en une seule, et en chacune, celle du monde entier, paradoxe pour celle dont la vie a été abrégée par une mort prématurée. Cependant, la beauté qui naît de la souffrance la plus insupportable est le plus grand héritage qu'elle nous lègue, si nous l'envisageons comme un exemple de responsabilité radicale à l'égard des vaincus, elle qui s'est engagée, de la parole vers l'action et vice versa, rendant cohérentes sa pensée et sa vie, très souvent soumise à des situations d'extrême urgence. «Notre faiblesse peut nous empêcher de vaincre, mais non pas de comprendre la force qui nous écrase. Rien au monde ne peut nous interdire d'être lucides.»⁶ Ses expériences ont transformé son discours critique, la rendant plus exigeante avec ses proches. Nul doute que bien des certitudes qu'elle proclame auraient, avec le temps et dans un contexte autre, moins tragique, évolué différemment. Chez elle comme chez les deux autres, le désir de vérité est supérieur à la vérité elle-même et à son pouvoir. «Le danger n'est pas que l'âme doute s'il y a ou non du pain, mais qu'elle se persuade par un mensonge qu'elle n'a pas faim. Elle ne peut se le persuader que par un mensonge, car la réalité de sa faim n'est pas une croyance, c'est une certitude.»⁷ Le courage réside dans l'effort de l'attention qui consiste à savoir distinguer, comme le signale Manuel Arranz : «Elle écrit sur le mensonge des vérités immuables et elle écrit sur la vérité des mensonges (l'art, la littérature). Simone Weil a pensé et écrit, au long de sa courte vie, sur la politique, la force, les droits et les devoirs, le travail

5. *Simone Weil, l'irrégulière* est le titre du documentaire que Florence Mauro a consacré à la vie de la philosophe.

6. Bea, Emilia, *Simone Weil. La memoria de los oprimidos*. Madrid: Encuentro, 1992, p. 103.

7. Weil, Simone: *A la espera de Dios [Attente de Dieu]*, trad. María Tabuyo et Agustín López. Madrid: Trotta, 2009, pp. 127-128.

manuel, la grâce, le malheur, l'amour, la vérité, la justice, le bien, la liberté, la beauté, autrement dit sur les choses d'ici bas.»⁸

L'expérience de ces trois femmes, qui ont su, à partir de l'effondrement, penser une vie digne, est en outre exemplaire et le fruit de leur pensée est plus nécessaire que jamais en cette époque brutale. Elles assument toutes trois l'engagement de reconstruire un monde en ruines. Les décombres ouvrent le champ de la reconstruction. J'ai voulu apprendre en elles la valeur de l'exception, précisément parce que leur pensée par à-coups, sans pareil, nous conduit vers de nouvelles voies et nous encourage à oser d'autres manières d'être face à l'intermittence des autres. Travailler sur leur pensée procède au début d'un besoin intime inaliénable mais le potentiel de transformation de leur pensée m'amène à la traduire, à ma manière, en peinture et à essayer de la transcender. «Quel rapport pouvons-nous établir entre les différents champs de l'expérience, entre la théorie et la pratique, entre la théorie et la vie?, convient-il de se demander.»⁹ Une des clefs repose sans doute sur la convergence de leur pensée, toujours d'actualité, dans la mesure où elle dépasse tout type de cadres, qu'il s'agisse de conditions, de circonstances, d'époques et même de la discipline dont relèvent en principe leurs idées, discipline qui offre des ramifications avec d'autres branches du savoir et qui amorce les changements de paradigme social. Elles mettent à nu bien des questions en suspens, propres à la pensée du siècle dernier, et nous amènent à nous demander ce que nous pouvons faire aujourd'hui, d'une manière engagée, comme l'exprime Amparo Zacarés: «Ces philosophes ont en réalité beaucoup de choses à nous dire en ce moment historique que nous vivons. Elles ont vécu dans leur chair les horreurs et les conséquences d'un conflit civil et mondial sanglant. Et malgré les nuances que nous pouvons établir entre elles, nous pouvons dire que toutes trois ont aspiré à une éthique qui nous aide à être des personnes, au nom de la responsabilité entendue non pas comme un impératif moral intime et subjectif mais comme un concept politique qui ne peut se concevoir que dans la sphère publique.»¹⁰ Elles nous permettent en quelque sorte de faire le lien entre une période et une autre, de dénouer les nœuds du passé pour en tisser de nouveaux dans la

8. Arranz, Manuel, «Simone Weil o el amor a la verdad», dans *Claves de razón práctica*, n° 251. Madrid, 2017, p. 180.

9. Garcés, Marina, *Filosofía inacabada*. Barcelone: Galaxia Gutenberg, 2015, p. 88.

10. Zacarés, Amparo, «Recoger el guante», dans *Diario Levante-EMV*, 27 avril 2020. Disponible sur: <https://www.levante-emv.com/opinion/2020/04/26/recoger-guante/2005354.html>.

trame collective du présent. La situation que nous sommes en train de vivre et qui, sans nul doute, marquera notre siècle du sceau de la pandémie de COVID-19, nous oblige à être particulièrement attentif à ce qui sort du cadre, véritable enjeu pour porter le regard au-delà de ce qui nous est aujourd'hui donné à voir. Cette exposition locale, interrompue par cet événement d'ordre mondial, nous permet de considérer l'abîme avec autant plus d'attention, bien au-delà de nos préoccupations et de nos frontières temporelles, physiques et mentales, pour éprouver le mystère dans son immensité.

Seres fuera de campo, comme évoqué au début, assume cette interruption et le changement de perspective comme un élément nécessaire qui nous permet de nous arrêter et de regarder. Dans le cas présent, pour regarder et nous regarder dans les visages anonymes de ceux qui, à leur tour, nous regardent et nous interpellent depuis le corps de la peinture. Accepter le changement brusque de point de vue implique que chacun soit prêt à se poser la question essentielle : que faisons-nous en ce bas monde? De la même manière, contempler l'abîme de la toile blanche revient à se demander ce que nous pourrions faire pour améliorer le présent.

La confiance qui renaît des décombres habite la dernière série. «Ce qui sauve apparaît toujours dans la lézarde, dans la fente par laquelle la vie surgit, la vie enfouie, la vie absente, celle qui bat quand affleure la pauvreté empreinte d'humanité, cette pauvreté des entrailles de la terre, comme si l'essence de l'humanité se révélait dans son indigence...»¹¹ Désormais, la responsabilité consistera à affirmer peu à peu la conviction selon laquelle les vrais changements politiques sont portés par l'engagement des gens normaux. Cette séquence de portraits prétend illustrer cette conviction et désigner ceux qui doivent incarner cette idée. Une immensité humaine qui nous ramène au début de l'exposition, à cette vision d'un monde en pleine tempête, vision qui ravive la conception arendtienne d'*amor mundi*¹² et de ce qu'implique

11. Piñas, M^a del Carmen, *La esperanza habitada. Filosofía antigua y conciencia hermética*. Murcia: MIAS-Latina, 2014, p. 157.

12. Le concept d'*amor mundi* appartient à Hannah Arendt. Elle distingue un type d'amour altruiste s'engageant dans l'espace commun indéfini qui existe entre les personnes qui s'aiment. Elle fait référence à l'espace politique où d'autres acteurs sont présents et dont on doit aussi tenir compte. A partir de cette affection existentielle, la réconciliation avec le monde dans sa pluralité est possible. C'est-à-dire qu'il est nécessaire d'essayer de comprendre les conflits depuis des perspectives différentes pour pouvoir réorienter l'action vers la compréhension réparatrice du dommage. Cette idée est totalement extrapolable à la pensée de María Zambrano et de Simone Weil, exprimée d'autres manières. Le tableau qui illustre cette idée est *Piel con piel*.

d'essayer de se mettre à la place d'autrui pour comprendre l'interdépendance de nos vies : plutôt qu'un «je», une première personne du pluriel qui renvoie à chacun. Chacun avec l'autre depuis la lisière. Si nous sommes fidèles à l'attachement à ceux qui ont souffert et ont relevé avant nous ce défi, nous pouvons entretenir la flamme de notre désir de devenir plus conscients que nous avons besoin les uns des autres parce que nous reconnaissons notre vulnérabilité, ce qui nous rend justement plus aptes à résister.

Le drame conduit à la trame et chaque rupture élargit le destin. J'espère que cette exposition saura également transmettre l'idée que la peinture est, davantage qu'un travail individuel que l'on accroche, une ouverture, un *corps* affectif qui accepte d'être pénétré et transformé. Une tenue à la portée de tout celui qui se sent appartenir à un même monde meurtri, face à toutes sortes de menaces qui nous éloignent de sa beauté, avec la consigne lancinante de sa fin perpétuelle.

Un regard global sur la série nous donne une idée plus exacte de l'ensemble et nous permet de voir chaque portrait en rapport avec les autres. Les différentes expressions qui se succèdent nous aident à percevoir l'unité plurielle dans les ressemblances et dans les différences qui les caractérisent. Une même touche de gravité stabilise leurs constantes vitales. Un grand nombre reflète cette atmosphère de tristesse, dénominateur commun de l'état d'esprit de la conscience collective. Le courage de vivre repose sur la lutte quotidienne et les personnes honnêtes ne cessent jamais de se battre.¹³ La peinture transforme le propos en image pour raviver l'idée qui, dès lors qu'elle jaillit, s'affaiblit indiciblement cependant.

La dernière toile nous surprend toutefois par son changement de motif. Le rire en mouvement, «une blessure dans le coeur du sérieux»¹⁴, constituera une exception dans l'atmosphère mentionnée plus haut, et ouvrira une nouvelle fois la logique sur la voie de l'inattendu. Les deux derniers tableaux, qui figurent les deux visages d'une même personne, reflètent en soi une autre résistance à la norme. En regardant ces deux visages qui nous regardent, visages dédoublés, images contradictoires de la *pesanteur et de la grâce*¹⁵, un changement de perspective

13. Hannah Arendt distinguait les personnes en deux catégories : honnêtes et malhonnêtes, au-dessus de toute idéologie.

14. Peñalver, Luis, *De soslayo. Una mirada sobre los bufones de Velázquez*. Madrid: Letra redonda, 2005, p. 104.

15. Il faut signaler que ces deux concepts sont le titre de la première anthologie de l'œuvre de Simone Weil, *La pesanteur et la grâce*, qui réunit des notes, des réflexions et des idées qui

se produit, nous amenant à reconsidérer ce que nous croyions avoir vu et compris dans les autres portraits. On ne saisit jamais un visage, et ce d'autant moins qu'on n'en saisit qu'un aspect au détriment de tous les autres, semblables et distincts à la fois. On ne peut figer la vie dans le temps ni la décontextualiser. Mais nous pouvons aspirer à en voir une partie et à imaginer le reste. Ce n'est pas son identité spécifique qui importe le plus mais l'ensemble des regards que l'on porte sur la vie ainsi que la vie en soi par rapport à toutes les autres vies, y compris par rapport à la nôtre, dans son processus éphémère. Par ailleurs, l'humour, on le sait, est transgressif mais il est aussi un bon antidote au drame susceptible de nous paralyser quand celui-ci est trop affreux. C'est pourquoi il faut prendre au sérieux le rire léger, par définition fragile, notamment aujourd'hui où il est plus nécessaire que jamais car il constitue une fin et une issue pour annihiler la peur et nous remettre en marche dans ce monde en proie à d'incessants et à d'intenses questionnements. Le rire, face à des questions qui n'appellent pas une seule réponse, est libérateur. «Nous ne sommes réellement libres — écrit María Zambrano dans *Personne et démocratie* — que quand nous ne pesons sur personne, quand nous n'humilions personne, à commencer par nous-mêmes.»¹⁶ Le nain, la femme, le fou ou le bouffon avaient pour fonction de dire la vérité. Ceux qui ne mentent jamais ne couraient pas un grand risque parce qu'ils n'avaient pas grand-chose à perdre, eux qui, exclus de la normalité, n'avaient d'autre place que le contour des miroirs qu'ils tendaient. De nos jours, leurs héritiers nous dévoilent la conscience qu'ils ont de leur propre dignité et révèlent si bien les sombres secrets de la condition humaine, si nombreux, qu'ils sont capables de nous faire rire. Parce que rire et faire rire aident à relativiser et à raviver la flamme. Nous reconnaissons dans les deux derniers visages celui de quelqu'un qui ne le sait que trop, lui qui a ri tout au long de sa vie et qui, parce qu'il était de bonne composition, est parvenu à soigner toutes ses peines dans la joie. Cette attitude inattendue peut symboliser l'acte même de vivre, comme elle symbolise pour Zambrano l'acte de peindre, «qui implique pour l'œil l'obligation de transcender la réalité et

avaient été publiées dans la revue Cahiers et qui confrontent ces deux idées. Cependant, ce livre fut publié par Gustave Thibon en 1947, quatre ans après la mort de l'écrivaine. On peut ainsi le considérer comme un témoignage d'autant plus intéressant, par son caractère inachevé, par cette circonstance et par le style fragmentaire de son écriture.

16. Zambrano, María, *Persona y democracia. La historia sacrificial*. Barcelone: Anthropos, 1992, p.76.

de la comprendre. C'est le dialogue immémorial avec la lumière et les ombres, la nécessité originelle de découvrir le cœur de la vérité, d'objectiver les rêves, d'exorciser le quotidien, d'éloigner l'oubli et de dépasser l'indifférence.»¹⁷ La peinture, entendue au sens de mode de vie, se mesure constamment à la chronique de sa mort annoncée, et c'est finalement dans le rire qu'elle se révèle et parvient à se tenir debout face à l'adversité et, dans certains cas, à chasser ses propres démons.

17. C'est ainsi que répond Maria Zambrano à la question concernant la peinture qu'elle se pose à elle-même. Cité par Rogelio Blanco Martínez dans «Razón pictórica», *Archipiélago*, n° 59, Barcelona, 2003, p. 9.